

INÉDIT
POINTS

Abdourahman

QUAND
ON N'A QUE
LA TERRE

Et autres recueils

COLLECTION DIRIGÉE PAR
ALAIN MABANCKOU

Wabbert

POINTS POÉSIE

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR ALAIN MABANCKOU

« Points Poésie » est le lieu de convergence des voix venues des quatre coins du monde, débutantes, majeures ou classiques, toutes alimentées par l'audace de réinventer par la puissance de la poésie sous toutes ses formes ce que nous avons perdu de plus précieux : le Rêve et le pouvoir de l'imaginaire.

A. Mabanckou

Abdourahman Waberi est né en 1965 à Djibouti. Il enseigne les littératures françaises et francophones et la création littéraire à l'université George Washington, à Washington DC. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Le Pays sans ombre* (Le Serpent à plumes, 1994), *Cahier nomade* (Le Serpent à plumes, 1996), *Aux États-Unis d'Afrique* (Lattès, 2006 et Zulma, 2017) et *La Divine Chanson* (Zulma, 2015) qui a reçu le prix Louis-Guilloux. Il a également co-signé avec Alain Mabanckou le *Dictionnaire enjoué des cultures africaines* (Fayard, 2019).

Abdourahman Waberi

QUAND ON N'A
QUE LA TERRE

et autres recueils

P O É S I E

I N É D I T

Éditions Points

Le recueil *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande ourse*
a paru initialement aux éditions Mémoire d'encrier (2013).

Le recueil *Mon nom est aube*
a paru initialement aux éditions Vents d'ailleurs (2016).

ISBN 978-2-7578-9345-6

© Points, 2022 pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

La voix du nomade des temps modernes

La parution en poche de l'œuvre poétique d'Abdourahman Waberi rend justice à un écrivain dont l'œuvre, aujourd'hui très importante et reconnue dans le monde entier, constitue désormais un corpus incontournable dans les études postcoloniales. Le parcours littéraire de cet écrivain d'origine djiboutienne traduit combien la littérature en langue française n'est plus seulement représentée par le « centre », mais par ces créateurs inopportunistement désignés comme provenant des « marges », voire des anciennes colonies, et dont le seul crédit serait d'apporter des saveurs exotiques à la langue française alors même qu'ils en sont devenus les ambassadeurs à travers le monde.

Si Waberi se considère lui-même comme un « enfant de la post-colonie », c'est parce qu'il est conscient qu'il nous faut redéfinir les notions du lieu de création et de l'appartenance à un territoire, ce dernier étant dorénavant perçu comme mobile, fluctuant et lié au parcours singulier du créateur. C'est ce qui se manifeste dans les recueils de poèmes rassemblés ici. On entend la voix du nomade des lettres africaines,

ses accents de sage et sa généreuse érudition portée par un souci de traduire au plus près la Parole.

Je connais Abdourahman Waberi depuis les années 1990.

Nous sommes « nés » en littérature pratiquement au début de ces années 1990 où, avec le Malgache Raharimanana, nous publions nos textes dans la *Revue noire* avant que mes deux collègues entament leur œuvre de prosateurs dans une nouvelle maison d'édition alors en vogue, reconnue pour son exigence, choyée par la critique : Le Serpent à plumes. Waberi confirmera son statut de figure emblématique de la nouvelle génération en publiant des ouvrages mémorables, notamment deux recueils de nouvelles, *Le Pays sans ombre* (1994) et *Cabier nomade* (1996), suivi d'un roman qualifié par la critique de « générationnel », *Balbala* (1997).

Au début des années 2000, l'auteur se fera remarquer par une œuvre singulière évoquant le génocide au Rwanda, *Moissons de crânes*, puis des récits exprimant la condition de notre humanisme face aux incertitudes des lendemains : *Rift, routes, rails* (2001), *Transit* (2003), et surtout *Aux États-Unis d'Afrique* (2006).

La reprise de ses recueils poétiques dans un seul volume permet de saisir sans le fragmenter l'univers. *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande ourse* et *Mon nom est aube* sont ainsi augmentés d'un recueil inédit, *Quand on n'a que la terre*. Tout au long de cette poésie, le poète demeure sensible au vide qui nous guette, à la sécheresse des rapports, mais il trouve des raisons d'espérer :

*Si quelqu'un me regarde dans le couloir du métro
J'existe
J'exulte aussitôt
Vivant je suis*

Pour Waberi la *rencontre* est essentielle à notre humanisme. Ici le voyage n'est pas seulement imaginaire : on traverse l'Europe, on se dirige vers la Sicile, puis on bifurque dans le Sahel, on revient du côté de la Pennsylvanie, « en rase campagne », tout ceci pour se retrouver, pour souffler et murmurer tout bas : « Me voici ». Voyager c'est se retrouver, c'est aussi retrouver. En somme, la poésie de Waberi invite à la fois au dialogue intérieur et à la découverte de l'Autre. Elle nous rappelle que nous sommes d'éternels nomades, l'égoïsme étant par nature sédentaire.

Enfin, le recueil qui donne son titre à cet ouvrage est plus qu'un hommage à Jacques Brel qui chante *Quand on n'a que l'amour*. Il nous exhorte à apprendre à aimer notre planète. Waberi a donc écrit de véritables poèmes d'amour, et la bonne nouvelle est que cet amour est contagieux !

Alain Mabanckou

Introduction

Il nous faut revenir au vieux Hugo qui nous fait entrer dans la voie essentielle.

« Rien n'est solitaire, tout est solidaire.

L'homme est solidaire avec la planète, la planète est solidaire avec le soleil, le soleil est solidaire avec l'étoile, l'étoile est solidaire avec la nébuleuse, la nébuleuse, groupe stellaire, est solidaire avec l'infini. Ôtez un terme de cette formule, le polynôme se désorganise, l'équation chancelle, la création n'a plus de sens dans le cosmos et la démocratie n'a plus de sens sur la terre. Donc, solidarité de tout avec tout, et de chacun avec chaque chose. La solidarité des hommes est le corollaire invincible de la solidarité des univers. Le lien démocratique est de même nature que le rayon solaire¹. »

Le lien démocratique est de même nature que le rayon solaire, ce miel des cieux. Mes ancêtres nomades de la Corne de l'Afrique n'auraient pas dit mieux. Ce Victor Hugo, je l'ai rencontré d'abord à l'école par la voix de mes instructrices, puis déniché dans la bibliothèque du Centre culturel français Arthur-Rimbaud (CCFAR) de Djibouti. Comme le hasard est bon prince, j'ai retrouvé les mots qui m'avaient

1. Victor Hugo, *Proses philosophiques*, II^{ème} partie, « L'âme » (1860-65).

marqué jadis, dans la fièvre de mon adolescence. L'extrait ci-dessus a été opportunément placé en exergue par Pablo Servigne & Gauthier Chapelle dans leur essai écologique, *L'Entraide. L'autre loi de la jungle* (Les Liens qui libèrent, 2017), où il est question d'entraide, de soutien, de joie collective. Les deux auteurs ont guidé des milliers de lecteurs et lectrices sur le chemin de l'Entraide emprunté par le prince anarchiste Kropotkine entre autres grands esprits. Grâces soient rendues à tous ces grands partageux et à leurs petits-enfants de la génération de Greta Thunberg et de Vanessa Nakate. Il y a une Greta ou une Vanessa dans chaque famille !

Pour moi aussi, la poésie lie l'aspiration démocratique et le rayon solaire. Par le feu sacré du rythme, par ses rites et ses énigmes, la poésie est le moyen le mieux indiqué pour entrer dans le principe du vivant, sa géographie et son langage. Laissez-vous envahir par la solidarité solaire décrite par Victor Hugo, laissez-vous aspirer par la terre profonde d'où sourd mon chant.

Je remercie infiniment Alain Mabanckou qui m'a aidé à faire éclore cet ouvrage et Sarah Casquet qui nous a accompagnés avec grâce.

QUAND ON N'A
QUE LA TERRE

« *There is a crack, a crack in everything
That's how the light gets in.* »

« Il y a une brèche en toute chose
C'est ainsi qu'entre la lumière. »

Leonard Cohen,
Anthem.

« Quand on n'a que l'amour
À offrir en prière
Pour les maux de la terre
En simple troubadour. »

Jacques Brel,
Quand on n'a que l'amour.

Oser se faire terre

Un samedi en Virginie

C'est aujourd'hui
Que je rencontre le bouvier des Flandres
Imposant et impatient, il remue la queue devant
mon corps transi
Les sens aux aguets je franchis le seuil
On le siffle il accourt pattes ouvertes
Se jetant tout contre son maître
L'œil et le museau humides
La foi inoxydable
Je respire

Le bouvier des Flandres
Trompe la mort
Comme le corps des amants réunis une fois
Dessoudés une nouvelle fois
Alléluia pousse l'un
Alléluia souffle l'autre

Dans le pré les cigales font leurs affaires
Quelque chose croît
Est-ce un tendre cyprès ou un soleil debout
Tenant dans sa paume Ponant et Levant
Loin du manège de la fourmilière

Le bouvier des Flandres
Secoue sa carcasse d'ours aimant
Il pleut dans sa prunelle toutes les heures
Les gouttes sont bues par la Terre Mère
Pachamama les décuple à foison
Semant orages et torrents à la volée
Formant courants, formant lagons et lagunes
Évaporés aussitôt par bonté pour nous autres ignares
Passants de l'instant présent
Bovins avides au sabot lourd, sots affamés d'illuminations

Le bouvier des Flandres
Ne triche jamais
Jamais

Dans la vie il est entier
Il tend toujours l'une et l'autre joue
On siffle son sobriquet il accourt sur-le-champ
Gueule ouverte
Cou tendu
Souffle coupé
Plus heureux qu'Ulysse, plus païen que Virgile

Dans le voisinage flotte le musc d'une bouse
de vache
Le qi jong est mû par les muscles de l'instinct
Les volutes du temps long
Le bruit de la germination

Le bouvier des Flandres
Ne triche jamais
Jamais

Il s'attache à l'ombre et à la proie
Jour et nuit
Il habite la totalité du monde

Je suis soulagé
Et heureux
Je tremble de tout mon corps
C'est aujourd'hui que je rencontre
Le bouvier des Flandres
Je redoute mon reflet dans le miroir du menhir

À ciel ouvert

Vous la rencontrerez le samedi matin
à Eastern Market
Dans l'instant ça fait un bonheur boum
Respirez goulûment l'air du marché
Aspirez la sueur des fruits dans leurs cageots
Soufflez et souriez sans comédie
La fille de Yemanja s'occupe de tout

Elle dit
Dieu est à l'image de ces vieux artistes qui
vernissent la toile,
Puis la maudissent parce qu'ils savent qu'ils ne
peuvent plus rien changer

Le marché est tout en longueur, vaisseau brique rouge
Les pieds ici et les yeux ailleurs
Les yeux ici et les pieds ailleurs
J'y passe en coup de vent
Ne sachant plus où j'habite

La fille de Yemanja le sait
Depuis le temps qu'elle guide moribonds et morts

Les reins ceints dans un bout de madras bon
marché
La poitrine d'aéronef tressautant, libérant les
fonctions du pharynx
Elle jette la tête en arrière
Rit à gorge déployée, roule la hanche pour cent
trente-six yeux affamés

Un jour je l'ai retrouvée derrière un rayon de fruits
secs
Elle m'a dit
Dieu a besoin de nous plus que nous avons besoin
de lui
Il lui faut dans nos carquois des mots de réconfort
Il lui faut notre patience minérale
La myrrhe de nos prières

Elle est partie sans se retourner
Ses fesses de jument tiennent table ouverte
Ses mots torréfiés lâchent la bride à notre peur
Dénouant les liens d'airain de nos dragons
intérieurs

Avant la fin de mon poème agreste
Il pleuvra dru
La flèche du Capitole mettra en joue les nuages
Et le ciel ricanera en mode joueur sur la Maison
Blanche

Et voilà que la terre tremble
La fille de Yemanja craint ni orage ni foudre
Elle sème la joie
Raccorde le plein et l'évidé
Le sacré et le profane
Cinq rayons de soleil plus loin
Un ciel de prompt après-midi fait gicler son or
À la même vitesse que les songes de la prophétesse

La fille de l'autrefois boit la même coulée de sablier
Ses mots n'étaient pas encore nés
Pour m'expulser dans le monde
Mère était là, elle
Était mienne
Elle était la terre même

Je ne suis plus seul
Je le sais de tous mes sens
Si quelqu'un me regarde dans le couloir du métro
J'existe
J'exulte aussitôt
Vivant je suis
Et je pose dehors
Mon petit nez en forme de rame
Et les grosses valises de la vanité

Je ne compte plus les minutes, les heures et les jours
Mon chant n'a rien à cirer
De la capacité prédictive des chiffres
Je sors la tête la première
De la bulle d'algorithmes
Mon chant de gorge lâche un petit nuage de havane
Aspiré aussitôt par un grand ciel d'Oklahoma
Une buse ici, une hirondelle là
Partout une vaste contrée azur
Sur fond de silence blafard

Soudain un passager
Crie dans la nuit, note bleue
Pas de démente en vue
Il s'éclaircit la voix
C'est tout

Mais pourquoi nous demande la fille de Yemanja
Pourquoi les gens passent leur vie à tourner en rond
Comme des chevaux de bois sur leurs rails d'acier

Qui oserait écrire dans le noir minéral
Tronc droit bassin enfoncé dans le coussin
Afin de résister au travail d'érosion
À la mise en réseau et en pixels de l'univers

Lassé de boxer son ombre
Le poète n'a plus rien à perdre

Plus rien à comprendre ou à gagner
Sinon un peu d'estime pour sa salive
Son encre d'hier
Le trou noir de sa pensée naissante
Flamboie dès qu'il lâche la grappe à ses certitudes
Délace le cuir de ses habitudes

Son imagination active fait le reste
Tout en elle est écoute
La fille de Yemanja prend le temps de consoler
tous les passagers
De tous les wagons caracolant dans l'épaisseur de la
nuit

La fille de Yemanja est immobile et mobile à la
fois
Le silence l'enveloppe comme une habitude
Une seconde peau
La mue d'un serpent qui fut négrillon au
XVIII^e siècle, puis fan de Kendrick Lamar
Puis esclave bâtisseur de la Maison Blanche
Puis épave enivrée puis avatar de Barack Obama en
plus foncé
Puis *escort girl* hissée sur des hauts talons puis
négrillon une nouvelle fois
La mue tourne sa ronde par paquets d'années
troubadours
La fille de Yemanja est mobile et immobile à la fois
Elle ne craint plus l'outrage des ans

Train inouï

Partons
Cap midi
Marseille
Jusqu'aux calanques solaires

Le silence fleurit sur tes lèvres
Bulbes d'airain diaprés
Douceurs d'abeille
Miel muet

Parions
Laisse-moi découper cette minute
Dans l'étoffe du temps
Comme d'autres, dos vouté et main tremblante,
glissent une fleur
Entre des pages d'un livre sans âge

Parlons
Tu es là, raide
Altière dans la lumière verticale
Silhouette esseulée dans le vaste champ

La Divine Chanson

Zulma, 2015

Mon nom est aube

Vents d'ailleurs, 2016

Dictionnaire enjoué des cultures africaines

avec Alain Mabanckou

Fayard, 2019

et « *Pluriel* », 2020

Pourquoi tu danses quand tu marches ?

Gallimard, « Folio, n° 6997 », 2021